Jeunesse 1948

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **16 (1948)**

Heft 7

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-569101

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

JEUNESSE 1948

Jeunesse de toujours! J'avais fait sa connaissance dans un salon de coiffure. Tout de suite je l'avais remarqué; et pendant que j'attendais mon tour, sagement assis au fond de la boutique, je le regardais s'affairer devant moi, souple et bien pris dans sa blouse blanche, qui faisait valoir, en l'enserrant étroitement, son corps juvénile, svelte et musclé. Au fond, quel âge pouvait-il bien avoir, ce grand garçon fait pour manier la clef anglaise plus facilement que le rasoir? Vingt ans, à peine davantage, à l'ombre de moustache qu'il arborait fièrement sous le nnez. Je m'arrangeai pour „tomber" dans ses mains. C'était un jeune Suisse allemand, désireux de „causer" avec le client pour perfectionner son français rudimentaire, selon l'habitude de chez nous, dite aussi méthode Berlitz. Nous „causâmes" abondamment; je lui signalai même quelques-unes de ses erreurs de syntaxe; je fus si zélé, si brillant „professeur", qu'il osa me demander, sans crainte d'être importun (preuve de sa jeunesse à peine éclose), de bien vouloir l'accompagner à la promenade, un soir ou deux par semaine, pour faire de la conversation. C'était aller au-devant de mes désirs, et le plaisir de ces sorties était pour moi plus grand que pour lui. Dès le même soir, et durant tout le mois de mai, qui fut très doux (comme si le ciel était de connivence), nous nous promenâmes les deux le long des quais, dans la direction du grand parc proche de la ville, où la causette se poursuivait autour des pelouses fleuries jusque tard dans la nuit. Il faut croire que nous trouvions tous deux notre compte à ces longues et studieuses randonnées au clair de lune, lui par les progrès qu'il faisait en français, moi dans la compagnie du plus charmant et „reconnaissant" petit ami qui fut jamais. Car Hans-Rudi (c'est le nom du jeune figaro) comprit vite (preuve qu'il était intelligent) que s'il ne récompensait pas parfois d'un baiser son „professeur" bénévole, celui-ci finirait par „perdre le feu sacré de l'enseignement". Et régulièrement, la leçon se terminait par de douces effusions, dont mes lèvres gardaient longtemps un parfum, une sensation de grenade mûre qui s'offre.

Jamais personne ne fut plus heureux que nous, que moi surtout, au point que j'en oubliais mes cinquante ans d'âge. J'avais enfin trouvé la fameuse „âme frère", dont chacun rêve sans trop y croire. Je faisais des projets d'avenir, des rêves de vie à deux, de petit ménage bien uni dans quelque „deux pièces" mansardé, mais accueillant et confortable, avec des tapis et des coussins partout, des fleurs sur les fenêtres et un tub (prononcer teub) dans le corridor — où Hans-Rudi, aidé par moi naturellement, prendrait sa douche tous les soirs. A moi la cuisine, les commissions, les soins ménagers; à mon chéri la chambrette bien close, le bon fauteuil à oreillettes, la radio. A moi de le rendre heureux, me souvenant que l'amour passe par l'estomac et veut n'avoir aucun souci pécuniaire; à lui de me rester fidèle, de me réserver sa grâce nonchalante et sa jeune tendresse. Je voyais tout cela en pensées, et bien d'autres choses encore; je voyais même si loin, que c'était mon ami qui me fermait les yeux (oh! en 1998 seulement), et héritait bien entendu de mes quatre nippes. Et je bénissais le ciel d'avoir créé la Suisse une et diverse, de m'avoir mis au coeur une dose particulière d'amour pour nos Confédérés d'outre-Sarine. J'étais déjà en quête du nid où s'écoulerait paisiblement notre existence toute de baisers et de caresses... quand Hans-

Rudi fit par hasard, au cinéma, la connaissance d'un jeune homme de son âge, et comme lui également apprenti.

Fini les leçons de français; mon élève en savait tout-à-coup bien assez. Il ne rêvait maintenant que de sport et de sorties suspectes. Et le soir même où j'appris mon infortune, sans plus se soucier de moi que de sa première culotte, je vis mon cruel infidèle courir au rendez-vous de l'autre — un beau gars aussi, ma foi! que j'aurais volontiers pris dans „ma classe de français", s'il n'avait été Romand lui-même. Je ne pouvais me résoudre à perdre ainsi mon ami, ma raison de vivre. Faisant fi de mon orgueil ulcéré, je rejoignis les deux compères, l'un frisé, l'autre ondulé, tous deux parfaits échantillons de notre belle et solide race campagnarde, avant qu'elle se soit abandonnée à l'alcool et à l'affreux cigare puant. Et pour qu'ils acceptent ma compagnie, je leur proposai le cinéma. Ils applaudirent naturellement à mon offre. Et nous voilà tous trois assis dans la salle obscure, les jeunes admirant un film dont je ne vis pas dix mètres, et moi réfléchissant au meilleur moyen de reconquérir ma „toison d'or". Mon cerveau fiévreux enfanta deux heures durant mille projets, tous plus fous et plus absurdes; et nous étions déjà sortis, que je n'avais encore rien trouvé ni décidé. Eux, par contre, avaient pris une décision aussi radicale que simple, digne de leurs vingt ans égoïstes, de leur manque de coeur, de leur ingratitude, de... de..., les mots me manquaient pour dire leur noirceur affreuse. Ils me plaquèrent en beauté, là sur le trottoir, sans un merci, sans un regard, et prirent rapidement le large. Je les vis entrer dans la maison qu'habitait mon heureux rival, indifférents tous deux à ma misérable douleur de jaloux, de vaincu sans espoir. Je n'osais faire un scandale, ni ne pouvais me résoudre à accepter ma défaite, à quitter les lieux et rentrer chez moi. J'imaginais, derrière la porte qui nous séparait, le groupe merveilleux de ces deux jeunesses amoureuses l'une de l'autre; je me demandais si Hans-Rudi, se souvenant de tous les détails de mes leçons, avait aussi pour son ami ma fougue et mes hardiesses, mes caresses et mes tendres propos; je maudissais le ciel et la terre, la Suisse allemande et l'esprit confédéré; je pensais au suicide, puis à la vengeance; je rêvais de torturer mes deux jeunes dans d'horribles supplices, puis de les sauver d'un grand danger pour leur montrer ma magnanimité; sérieusement, je songeais pour le moins à l'anéantissement par le feu de leur maison maudite.

Les heures d'agonie passaient cependant; déjà la fraîcheur de l'aube, douchant mes folles divagations, mettait malgré moi un peu d'ordre et de calme dans ma tête et mon coeur agités. Tout bien réfléchi, quels étaient mes droits sur Hans-Rudi? quelles promesses m'avait-il faites? n'étais-je pas inhumain de vouloir imposer mon automne grisonnant à son printemps radieux? était-ce lui mon obligé pour le peu de services que je lui avais rendus, les quelques plaques de chocolat et les quelques séances au cinéma que je lui avais offertes? ou était-ce moi son obligé pour les baisers dignes d'un roi dont il m'avait récompensé au centuple? lequel des deux était le plus grand égoïste? avais-je vraiment lieu de me plaindre, de gémir pareillement? Non, non et encore non! Alors, pourquoi rester là, dans l'espoir d'on ne sait quoi? Le temps des miracles n'est plus, mon pauvre Bichon. Espérer encore n'était pas sage du tout, pas digne de mon âge de raison. Chaque époque de la vie a ses plaisirs, comme aussi ses chagrins appropriés. A vingt ans, on aime d'amour glorieux et vainqueur, on aime comme on

dévore, goulument. A cinquante ans, on doit aimer d'amitié douce et affectueuse, on doit vivre surtout de souvenirs. Place aux jeunes, en amour plus qu'en aucun autre domaine. Je mis encore quelques instants à me bien pénétrer de cette vérité si simple, qu'elle trouve peu d'adeptes parmi nous. Puis je m'éloignai lentement, le coeur gros à pleurer, et non sans une dernière pensée, sympathique malgré tout, à mes jouvenceaux, dont je voyais en imagination les deux têtes sur le même oreiller, cheveux frisés et cheveux ondulés emmêlés. Et me souvenant à propos d'un moyen pour se calmer et pour s'endormir que m'avait indiqué mon vieil ami Ric (de bon conseil en toutes circonstances), je m'en fus au Buffet de la gare, qui venait d'ouvrir ses portes pour les premiers trains du matin, et je demandai un thé de menthe bien sucré.

Le frêle esquif de mes amours assassinées sombrait piteusement dans un verre d'eau chaude. Bichon.

Extraits de la presse française

Autant sinon plus que la presse suisse les journaux français s'occupent volontiers des milieux homosexuels. „Samedi-soir" et „Détective" s'y donnent à cœur joie, oh non pas pour relever nos vertus, mais constatons tout-de-même qu'ils ne nous négligent pas. De cette réclame tapageuse nous en portons un peu la responsabilité. Il semble que le loup est entré dans la bergerie. A nous de veiller! ***La rédaction.***

Patronné par Shakespeare l'„Ange Bob" prêche la croisade des hommes seuls

En Hollande — la très vertueuse, la très puritaine Hollande — les homosexuels ont pignon sur rue.

Comme les plus bourgeois des pêcheurs à la ligne, ils ont leur club, leurs statuts, leur trésorier, leurs archives et... leurs allumettes. Car en Hollande, où le monopole n'existe pas, tout club qui se respecte a des allumettes à sa marque personnelle.

Celui des hommes seuls est à l'enseigne de Shakespeare. Il paraît que le poète avait des droits à ce parrainage. Et cela „fait sérieux". On est très sérieux au „Shakespeare club". Ses grandes soirées, deux fois par semaine, dans les salons Minerva, les plus élégants d'Amsterdam, réunissent les plus respectables personnalités.

„Centre culturel, scientifique et récréatif", le club se pique de respecter les lois et les ordonnances régissant l'ordre public et les bonnes moeurs.

Fondé depuis un an, il compte déjà un millier d'adhérants. La maison mère — si l'on peut ainsi s'exprimer — est à Amsterdam (Plantage Muidergracht, 15). Mais La Haye, Rotterdam, Utrecht, Arnhem ont leur „Shakespeare Club".

C'est un cercle assez fermé. Un „directoire" de cinq membres décide de l'admission des candidats, qui doivent être présentés par un parrain. Age minimum: vingt et un ans. Cotisation: dix florins par an (450 francs).

Ce n'est pas cher. Ce prix donne droit au service d'une revue mensuelle, „Levensrecht" (le droit de vivre). C'est la seconde du genre: **la Suisse avait déjà la sienne, „Le Cercle", rédigé à Zurich.** (En lettres grasses, la rédaction.)